gloire et pour le bonheur des bonapartistes.

Le télégraphe a fait mention d'un troisième groupe d'impérialistes, qui voudraient choisir pour chef M. Jérôme Paterson Bonaparte, de Baltimore, petit-fils du roi Jérôme et neveu du prince Napoléon. On ferait ainsi échec à la politique de M. Rouher et à celle de Paul de Cassagnac. Cette nouvelle n'est guère vraisemblable. Pour choisir un des Bonapartes de Baltimore de préférence au prince Napoléon et à ses fils, il faudrait mettre de côté les volontés de Napoléon Ier. Or, tant qu'à faire une pareille démarche, les insurgés bonapartistes n'auraient pas besoin de traverser les mers pour aller chercher un membre de la famille impériale. Ils n'ont qu'à choisir parmi les nombreux descendants de Lucien, qui ont, sur les bonapartistes américains, le triple avantage que leur aïeul était l'aîné du roi Jérôme, que son mariage ne fut pas annulé, et qu'ils furent eux-mêmes reconnus princes français par Napoléon III. En effet, Lucien fut disgracié seulement, tandis que la descendance de miss Patterson fut répudiée et le mariage annulé civilement.

A. GÉLINAS.

LA FRANCE ET LE CANADA FRANÇAIS

—

J'avais lu dans le *Courrier des Etats-Unis* le résumé d'une étude sur les races humaines de M. E. Littré, de l'Académie française, publiée dans la *Revue positiviste*. En parlant des races de l'Amérique du Nord, il semblait que M. Littré nous oubliât : nulle mention de nous ; il vouait tout le Nord Amérique à la race anglaise. Je me trompais un peu, comme on va le voir.

J'avais remarqué, en lisant l'*Annuaire* de notre Institut de Québec, un discours sur la race française en Amérique du Père Mothon, frère prêcheur, prononcé à l'Université-Laval ; ce discours respire une foi ardente en l'avenir de notre race dans la province de Québec ; il prédit avant longtemps, dans un siècle peut-être, un peuple de trente millions de Français sur ce bord de l'Atlantique. J'annotai ce discours, relevant quelques erreurs, ajoutant quelques remarques, et j'expédiai l'*Annuaire* à M. Littré avec une lettre où j'esquissais notre histoire à traits rapides. Je lui disais : " Nous croissons, nous imitons les Romains après l'enlèvement des Sabines." Et je citais Montesquieu : " Les peuples naissants croissent et multiplient beaucoup." Enfin, je lui mandais ce que nous sommes et ce que nous espérons devenir.

M. Littré me répondit par la lettre suivante :

PARIS, le 10 juin 1879.

Cher monsieur,

J'ai reçu votre lettre et l'*Annuaire*, je vous remercie de l'une et de l'autre. Dans mon article, en parlant de la France, j'avais bien dit qu'elle avait une annexe au Canada, mais j'ignorais que cette annexe fût si importante. Vous croyez, et en effet il y a lieu de croire, qu'en ces contrées l'élément français, continuant de croître comme il fait, gardera une existence indépendante. Mon cœur de patriote n'est pas insensible à de pareilles constatations, et il sympathise avec le vôtre à travers l'Atlantique.

Je suis touché de ce que vous me dites de flatteur et qui va au-delà de mes mérites, et vous prie d'agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

E. LITTRÉ.

Je suis flatté d'avoir fait connaître le Canada français à l'éminent écrivain, et de lui avoir donné un noble plaisir.

Il me reste l'espoir que M. Littré écrira une note historique sur le peuple français du Canada, quand il mettra ses articles en volume. Notre histoire héroïque et touchante semblait finir en 1760, et l'on pensa en France (on le pense encore) que la mort de Montcalm et la victoire de Lévis étaient les derniers épisodes de notre existence, la fin d'un beau drame historique ; mais cette histoire ne devait pas finir ainsi, et elle proclame aujourd'hui, après un siècle, la vitalité de la race française dans l'Amérique du Nord. Peut-être M. Littré, répandu dans le monde des sciences, des lettres et de la politique, membre de l'Institut, de l'Académie française, de l'Académie des inscriptions et de la Chambre des députés, pourra-t-il nous faire connaître à son tour.

Il est temps qu'en France on sache qu'il y a une France nouvelle dans la province de Québec.

Quand la France nous connaîtra, elle admirera la persévérance et la tenacité de ces Français du dernier siècle qui ont conservé sa langue, ses mœurs, ses antiques usages sous une domination anglaise, cette fidélité obstinée, sourde, inflexible, en des jours sanglants, et cette indomptable fierté de l'origine française.

Oui, nous sommes fiers de notre origine et de la France, de son histoire, de son renom brillant, de ses beaux siècles littéraires, de ses sciences, de ses arts, de sa poésie ; nous avons pleuré sur ses infortunes, et nous nous réjouissons aujourd'hui de ses progrès et de sa prospérité : nous voyons toujours en France un peuple frère dont le génie s'impose au monde avec éclat.

EDOUARD HUOT.

Québec, juillet 1879.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

—

NEW-YORK, 9 juillet 1879.

En voilà une journée que ce 4 juillet ! Je vivrais cent ans que jamais je ne l'oublierais. Que d'émotions, de surprises, de pétarades, de noyades et même de fusillades !

L'oncle Jonathan, du haut de son ciel ou de son purgatoire, doit être content : rien n'a manqué à cette fête, pas même le crime. C'est vous dire qu'on s'est joliment amusé. Moi-même, dès le matin, j'accusais le maire de New-York d'être trop prudent parce qu'il interdisait les bruyantes, les éclatantes manifestations de la jeune Amérique. Je me disais qu'il fallait que tout le monde s'amuse pour son argent et que le patriotisme avait besoin de faire parler la poudre pour mieux s'affirmer.

Tout en me parlant ainsi, les pétards éclataient dans mes jambes que c'était une crême. Les *boys* faisaient semblant d'ignorer la loi et jouaient du revolver comme des *desperados* et couvraient la voie publique de *fire-crakers*.

M. Edward Cooper, qui lisait à la foule, du haut du balcon de *City Hall*, la Proclamation de l'Indépendance, n'entendait pas ou ne voulait pas entendre les innombrables détonations qui ponctuaient son discours. Le public avait l'air d'écouter gravement sans s'apercevoir qu'il faisait 95 degrés de chaleur, et moi, à qui cela importait peu, j'y gagnai un coup de soleil.

***

C'est à ce moment solennel que je me souvins que j'avais un ami qui m'attendait pour dîner :—Excellente affaire, me disais-je, par cette marche savante du côté du rôti je me dérobe aux pétards qui de plus en plus tombent autour de moi. Une balle de revolver qui me troue mon chapeau me décide à m'embarquer au plus tôt pour cette Thébaïde que l'on nomme Newark, séjour de mon Micène.

Cette ville, dont toutes les rues sont plantées d'arbres, a une vague ressemblance avec Versailles. On m'assure qu'elle possède plus de cent mille habitants. Et moi qui me figurais aller à la campagne !

***

Au moment d'arriver dans le quartier de mon ami, savez-vous qui je rencontre ? je vous le donne en cent... Le citoyen Mégy, l'ex-ministre de la Commune. Il est à la tête d'une manifestation de *labor party* qui demande que la journée de l'ouvrier soit réduite à huit heures de travail. Naturellement, le drapeau rouge occupe une large place à la tête de la procession. Le citoyen Mégy lui-même porte une écharpe de la même couleur. Certes ! si quelqu'un mérite d'être écharpé, n'est-ce pas lui tout le premier ?

La vue de ces hommes à figures rebarbatives m'attrista un peu ; j'y vis un mauvais présage pour mon dîner.

Peu à peu une odeur de soufre et de roussi se répandit dans l'air ; dans la rue que je suivais, une vague lueur empourpra l'horizon.

Plusieurs pompes à vapeur accoururent à grand bruit. C'était le feu qui se déclarait dans une maison du voisinage, et cette maison—je m'en aperçus que trop tôt—c'était celle de mon Amphytrion.

—Un dîner réchauffé ne valut jamais rien—a dit Boileau ; mais lorsque le dîner, la table, la maison et peut-être le maître brûlent, c'est bien pis ; pour moi, j'en suis encore inconsolable. Décidément, le 4 juillet est une bien belle fête, aussi bien à Newark qu'à New-York. C'est partout la même chose : vive l'Indépendance !

***

Une heure après, je quittais ces lieux si peu hospitaliers et je m'embarquais pour New-York à bord d'un petit yacht, un vrai bijou nautique. Le capitaine—encore un de mes amis—compatit à ma douleur et me prodigua toutes sortes de consolations qui se manifestèrent par un pâté aux écrevisses et du champagne.

Pour achever de me faire oublier ma mésaventure, il me promit même un dîner pantagruélique chez Delmonico, à notre retour à New-York.

On comprend mon émotion en retrouvant un ami si fidèle ! Aussi, je m'écriais :

Amitié, don du ciel, trésor des grandes âmes !
Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas !

***

Il est des moments dans la vie où l'on voudrait vivre en hermite au milieu de l'océan—surtout pendant les jours de réjouissances publiques. On se sent d'autant plus à son aise qu'on ne craint plus les explosions de patriotisme et de fusées, les bousculades et les étouffements.

La tempête, les monstres de la mer et les abordages sont moins à craindre que l'enthousiasme d'une foule en délire.

Il vaut mieux sombrer dans les plats que d'être écrasé par des citoyens ivres de bonheur...et d'autre chose.

Peu à peu la nuit était venue, et lorsque nous apercevons la Battery, un spectacle magique s'offre à nos yeux : des myriades de fusées sillonnent l'air chargé d'électricité ; des bouquets d'artifice éclatent avec grâce sur le fond du ciel qui s'assombrit.

Les éléments, jaloux de voir qu'on s'amuse sans eux, viennent se mêler à la fête : des éclairs violacés déchirent l'immensité ; le tonnerre roule son airain formidable, éclate et tombe avec fracas au milieu de cette population qui ne sait si elle doit rire ou avoir peur.

Malgré le danger de notre situation, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer la majestueuse horreur de cette tempête. Mon ami, qui est très-emphatique, appelle le maître des éléments " l'artificier sublime."

***

Il est de fait que nous n'avons pas eu à nous plaindre de la quantité d'émotions dont la nature nous a gratifiés ce soir-là. On n'a pas lésiné ; nous avons eu notre tempête au complet avec accessoires et rafraîchissements. Rien n'y a manqué, pas même le naufrage, et c'est à la nage—ainsi que les Camoëns autrefois sur la côte africaine—que nous avons été obligés de regagner New-York.

En rentrant, j'apprends que la fête a cause la mort de 15 personnes et que 60 autres ont reçu des blessures graves. Décidément, j'aurais tort de me plaindre, et encore une fois : vive l'Indépendance !

ANTHONY RALPH.

—Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de MADAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

LA COLONIE ISLANDAISE

—

On annonce l'arrivée en Angleterre d'une nouvelle troupe de deux cent cinquante Islandais, en route pour le Canada. Ces émigrants iront rejoindre leurs compatriotes de la colonie islandaise, au lac Winnipeg.

Cette immigration, dont l'idée première revient à lord Dufferin, qui s'était pris d'admiration pour les habitants de l'Islande au cours de ses voyages dans les *hautes latitudes*, n'a pas jusqu'ci produit des résultats bien merveilleux. Les Islandais ont coûté cher au gouvernement, et n'ont guère servi ses fins. Ce sont de pauvres colons, ce qui n'a rien d'étonnant ; ce n'est pas dans leur île stérile et glacée qu'ils ont pu apprendre l'agriculture. Leurs voisins, les Mennonites, établis dans la province de Manitoba même, ont, au contraire, bien réussi comme colonie agricole. On sait que la colonie islandaise habite la réserve qui lui a été donnée, sur la rive occidentale du lac Winnipeg. Cette réserve fait partie du district de Keewatin, et confine à la province de Manitoba, dans laquelle elle sera probablement englobée plus tard lorsque les délimitations de cette partie du Nord-Ouest seront modifiées.

A. G.

ÇÀ ET LÀ

—

Flanagan, Mears et sa femme, accusés du meurtre de la femme Gallagher, ont subi leur examen volontaire, mais ils n'ont presque rien dit, craignant de se compromettre davantage, et on les a renvoyés devant la cour criminelle qui doit siéger le 24 septembre prochain.

***

Nous regrettons de ne pouvoir satisfaire tout le monde. La semaine dernière, c'était la *Patrie* qui se plaignait de nous ; cette semaine, c'est le *Canadien* ou M. Tarte, qui nous dénonce et nous voue à la vengeance des conservateurs. La semaine prochaine, ce sera le tour d'un autre journal rouge ou bleu qui n'aimera pas notre manière indépendante et honnête de dire ce que nous pensons. Inutile de dire qu'en blâmant les violences de l'esprit de parti, nous ne nous attendions pas à avoir l'approbation de M. Tarte.

***

Lettre écrite par le prince Napoléon à son confesseur :

Monsieur le curé,

Je vous remercie de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire ; elle me prouve toute l'affection que vous me portez. Je tiens à ce que vous ne croyiez pas que la précipitation de mon départ et le soin des détails m'aient fait oublier mes devoirs de chrétien. Je me présenterai demain, jeudi, à 7½ heures, pour communier une dernière fois dans la chapelle de Chislehurst, où je désire être déposé si je viens à mourir.

Votre affectionné,

NAPOLÉON.

***

Une grande indignation est exprimée par les Anglais à Chislehurst contre le capitaine Carey, commandant la reconnaissance, pour avoir abandonné le prince. Une enquête sévère a été demandée par le duc de Cambridge.

Cet abandon est, en effet, inexplicable pour qui se souvient de ces nombreux épisodes de la conquête de l'Algérie, où les fantassins et les cavaliers de l'armée française se faisaient hacher plutôt que d'abandonner leurs officiers aux mains des Arabes. Il est probable que les dépêches futures élucideront ce point inexpliqué du drame.

***

Nous disions, à propos de certaines prédictions, qu'il n'était pas absurde de croire que la république, devenue socialiste et violente, finirait par une révolution qui aurait pour dénouement la restauration de la monarchie légitime sous le comte de Chambord. On se moquait de nous et on disait que ceux qui croyaient à une restauration monarchique, devraient au